

in Charpentier (Isabelle) [dir.]. *Comment sont reçues les œuvres? Actualités des recherches en sociologie de la réception & des publics*, Paris, Creaphis, 2006, pp. 119-136.

## Lectrices et lecteurs de *Passion simple* d'Annie Ernaux : les enjeux sexués de la réception d'une écriture de l'intime sexuel

Par Isabelle Charpentier (Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines, Centre de Sociologie Européenne - EHESS - CNRS)

La parution en janvier 1992 dans la prestigieuse collection « Blanche » chez Gallimard de *Passion simple*<sup>1</sup> d'Annie Ernaux s'accompagne d'une violente controverse critique<sup>2</sup>, d'autant plus vive que l'ouvrage connaît un succès commercial fulgurant : 140 000 exemplaires sont vendus en six semaines. Dans ce récit auto-sociobiographique<sup>3</sup>, l'évocation sans fard ni lyrisme de la liaison « désentimentalisée » d'une intellectuelle quinquagénaire avec un amant plus jeune, diplomate aux comportements machistes, se mêle à celle, récurrente depuis le premier ouvrage publié en 1974<sup>4</sup>, des origines « populaires » de l'écrivain et des effets de son déplacement dans l'espace social. A l'instar des appropriations critiques, les réceptions « ordinaires » de *Passion simple*, que l'on a eu l'opportunité - rare, au moins pour un auteur vivant - de saisir au travers de l'étude du courrier des lecteurs de l'écrivain, apparaissent très nettement marquées par le dimorphisme sexuel.

On s'est livré à une double analyse, quantitative et qualitative, de la totalité des lettres reçues et archivées par l'auteur à l'occasion de la première parution de *Passion simple* sous la couverture blanche en 1992<sup>5</sup> (soit un total d'environ 250 missives expédiées directement à l'écrivain ou adressées à son éditeur), qu'Annie Ernaux nous a aimablement transmises. Statistiquement, l'objectivation sociologique du courrier a été rendue possible en raison de la fréquence dans les lettres des lecteurs de mentions précises relatives à leurs propriétés sociales, que leur propre tentative d'auto-socioanalyse souvent opérée dans les missives (cf. *infra*) porte à spécifier régulièrement dans les courriers qu'ils adressent à l'écrivain.

On se doit toutefois de mentionner d'emblée la principale limite d'une telle étude : la nature même de l'échantillon étudié incite à la prudence quant à toute velléité

---

<sup>1</sup> A. Ernaux, *Passion simple*, Paris, Gallimard, 1992.

La présente communication résume les principales conclusions du chapitre 6 de ma thèse : voir I. Charpentier, *Une Intellectuelle déplacée - Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'A. Ernaux (1974-1998)*, Thèse de Doctorat de Science Politique, Amiens, Université de Picardie, 1999, à paraître en 2006. Je remercie chaleureusement E. Pierru pour ses remarques toujours justes sur ce texte.

<sup>2</sup> Les réceptions critiques de *Passion simple* ont fait l'objet d'une étude spécifique. Voir I. Charpentier, « Des passions critiques pas si simples... Réceptions critiques de *Passion simple* d'A. Ernaux », in J. Dor, M.-E. Henneau [dir.], *La Femme et le livre*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque des Féminismes », à paraître en 2005. Plus généralement, sur l'évolution des appropriations critiques d'A. Ernaux, voir, du même auteur : « De corps à corps. Réceptions croisées d'A. Ernaux », in *Politix*, n° 27, 3<sup>ème</sup> trim. 1994, p. 45-75 et « Anamorphoses des réceptions critiques d'A. Ernaux : ambivalences et malentendus d'appropriations », in F. Thumerel [dir.], *Annie Ernaux : une oeuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université / SODIS, 2004, p. 225-242.

<sup>3</sup> Sur l'écriture autosociobiographique comme renouvellement de l'autobiographie, voir F. Thumerel, « Les pratiques autobiographiques d'A. Ernaux », in *L'Ecole des Lettres II*, n° 9, février 2003, p. 1-36.

<sup>4</sup> A. Ernaux, *Les Armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974.

<sup>5</sup> Ne sont donc pas comprises dans le corpus les lettres que l'écrivain a pu recevoir lors des rééditions successives de *Passion simple* à partir de décembre 1993 dans la collection de poche « Folio » de Gallimard.

de généralisation des conclusions. En effet, même si l'analyse de cette sorte singulière d'échantillon « spontané » que constitue le courrier des lecteurs de l'écrivain s'est avérée particulièrement heuristique - d'autant plus que cet échantillon présentait au moins le mérite d'être exhaustif concernant les courriers de lecteurs envoyés lors de la première édition du récit -, un tel corpus est marqué, par définition, par l'absence de représentativité statistique : on sait en effet que la propension à la lecture en général<sup>6</sup> - et à l'exposition aux récits autobiographiques d'Annie Ernaux en particulier<sup>7</sup> -, encore davantage sans doute lorsqu'elle se prolonge par une adresse écrite à l'écrivain lu, inconnu - et souvent admiré -, ne se distribue pas socialement et culturellement au hasard. Les correspondants (et leurs opinions) ne sauraient donc être tenus pour représentatifs du lectorat global de l'auteur, par définition impossible à saisir sociologiquement, ni, *a fortiori*, « des hommes » et « des femmes ». Toutefois, il est permis de penser que les lecteurs correspondants constituent une strate quasi « idéaltypique » au sens de M. Weber, et qu'ils représentent le « noyau dur », socialement constitué, du lectorat de l'écrivain. Même si les frontières de ce « groupe » hétérogène sont floues et ses contours labiles, évolutifs - en particulier selon les textes publiés -, le corpus des correspondants particulièrement intéressés et mobilisés par le travail d'A. Ernaux au point de lui écrire, serait dès lors susceptible de fournir « une bonne représentation du lectorat, une image stylisée par l'accentuation des traits pertinents »<sup>8</sup>.

Cette réserve étant posée, l'approche privilégiée ici fournit néanmoins des éclairages nouveaux sur les modalités, les ressorts et les enjeux pluriels et équivoques des mécanismes différenciés d'identification projective de lecteurs des deux sexes à un texte autobiographique dévoilant certains aspects de l'intimité sexuelle de son auteur. Après avoir rappelé brièvement les résultats les plus saillants de l'objectivation statistique du courrier reçu par l'écrivain - relatifs essentiellement au sexe, à l'âge et au niveau de diplôme des correspondants -, ce sont surtout les conclusions de l'analyse qualitative que nous nous attacherons à préciser.

*Passion simple* : modification des horizons d'attente et évolution du recrutement social des lectorats traditionnels d'Annie Ernaux

Au renouvellement apparent (en tout cas perçu comme tel) des thématiques traditionnelles de l'auteur<sup>9</sup> correspond une *évolution très nette du recrutement social de*

---

<sup>6</sup> Sur cette question, voir notamment I. Charpentier et alii, *Les Pratiques culturelles des Français(e)s*, rapport pour le DEP du Ministère de la culture, 2001.

<sup>7</sup> Sur les ressorts de l'exposition sélective aux autobiographies littéraires, voir G. Mauger, C. Fossé-Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 123, juin 1998.

<sup>8</sup> C'est en tout cas l'hypothèse élaborée par L. Boltanski et P. Malidier dans leur étude sur les lecteurs de la revue *Science et Vie* (*La Vulgarisation scientifique et son public*, Paris, CSE, 1977). Sur l'intérêt de tels échantillons spontanés concernant l'étude des publics, voir F. de Singly, *L'Enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan Université, coll. « 128 Sociologie », 1992, p. 45-47.

<sup>9</sup> Se fondant sur sa propre expérience, A. Ernaux cherche en effet depuis le premier récit publié en 1974, à décrire le monde des petits commerçants en zone rurale dans la période de l'après-guerre, mais aussi et surtout les effets des déplacements dans l'espace social sur les perceptions du monde social et politique au sens large du terme, les effets de la confrontation avec la culture légitime par le biais de l'école, la rupture que cette dernière introduit avec le milieu familial d'origine, les malaises qu'une telle trajectoire ascendante crée chez les individus qui l'expérimentent. Elle met en récit l'idée de « trahison » de classe et de « honte » culturelle et sociale - et d'ailleurs de honte de cette honte ; selon ses propres termes, il s'agit pour l'écrivain de commettre une « littérature d'effraction », susceptible de faire « exploser le refoulé

son lectorat « régulier », lequel s'élargit à de nouveaux lecteurs ne disposant, par définition, d'aucun point de repère dans l'œuvre antérieure d'un écrivain jusqu'alors inconnu d'eux ; la dimension sociale du récit - pourtant encore largement présente - est dès lors très largement occultée, aucune attente préalable n'ayant été créée. De fait, *c'est à l'occasion de Passion simple qu'Annie Ernaux reçoit le courrier le plus volumineux de sa carrière*, presque deux fois plus que pour *La Place*<sup>10</sup>, récit jusqu'à lors le plus connu et le plus commenté de l'écrivain, pour lequel elle avait obtenu le prix Renaudot en 1984.

De manière générale, la répartition par sexe des courriers reçus par Annie Ernaux entre 1984 et 1998<sup>11</sup> fait apparaître de sensibles nuances selon les ouvrages concernés, même si les femmes demeurent toujours les plus nombreuses à écrire à l'auteur, quel que soit l'ouvrage considéré : les lettres féminines représentent ainsi 69 % du courrier reçu après la parution de *La Place* et de *La Honte* (1997), cette proportion tombant à 61 % pour *Passion simple* et à 55 % pour les deux récits portant sur la vie de sa mère, *Une Femme* (1988) et « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (1997). L'objectivation statistique déconcerte ainsi toutes les impressions premières : on ne trouve pas, loin s'en faut, uniquement des lettres de « midinettes » dans le courrier adressé à Annie Ernaux pour *Passion simple* : les correspondants masculins sont également bien représentés, comme se plaît d'ailleurs à le souligner fréquemment l'écrivain dans des interviews données à la presse à l'occasion de la sortie de l'ouvrage controversé. On peut émettre l'hypothèse générale que le lectorat masculin est plus ou moins consciemment perçu par les auteurs femmes comme plus légitime, socialement et culturellement plus valorisant que le public féminin, amateur traditionnel de romans<sup>12</sup>, surtout lorsqu'ils sont écrits par des femmes. Or, il faut rappeler que l'un des répertoires de la condescendance sarcastique des critiques masculins procédant au commentaire de *Passion simple* se fonde précisément sur la (dis)qualification du récit comme « ouvrage de midinette pour midinettes »<sup>13</sup>. En valorisant systématiquement son succès public auprès des hommes, Annie Ernaux tente aussi de désamorcer les attaques des commentateurs autorisés.

*La génération* à laquelle appartient le correspondant apparaît ensuite comme une variable particulièrement discriminante, qui permet de préciser le constat précédent. Les individus entre 41 et 50 ans, ainsi que ceux âgés de plus de 60 ans, s'adressent davantage à l'auteur à propos de *La Place* et de *La Honte*, alors que les 30-40 ans lui écrivent à près de 68 % pour *Passion simple*. Enfin, les quinquagénaires écrivent sensiblement plus à Annie Ernaux à propos de ce dernier ouvrage que pour les autres, ce « gonflement » relatif étant essentiellement à rapporter au courrier d'identification projective de femmes de la même génération que l'auteur, et vivant, comme celle qu'elles qualifient volontiers de « sœur » ou d' « amie », une passion amoureuse un peu

---

social ». Voir I. Charpentier, « Produire 'une littérature d'effraction' pour 'faire exploser le refoulé social' - Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre auto-sociobiographique d'A. Ernaux », in M. Collomb [dir.], *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier, à paraître en 2005.

<sup>10</sup> A. Ernaux, *La Place*, Paris, Gallimard, 1984.

<sup>11</sup> Nous ne présentons ici pour l'essentiel que l'analyse des courriers reçus par l'écrivain pour *Passion simple*, mais dans le travail de thèse, nous avons également eu l'opportunité d'accéder à la majorité des lettres relatives à quatre autres ouvrages : *La Place*, *Une Femme* (Paris, Gallimard, 1988), *La Honte* et « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (les deux Paris, Gallimard, 1997).

<sup>12</sup> A ce sujet, voir I. Charpentier, E. Pierru, « Pratiques de sociabilités lectorales et *gender gap* », in I. Charpentier et alii, *Les Pratiques culturelles des Français(e)s*, op. cit., p. 50-82.

<sup>13</sup> Sur cet aspect, voir I. Charpentier « Des passions critiques pas si simples... », art. cité ; « Anamorphoses des réceptions critiques d'A. Ernaux », art. cité ; « De corps à corps », art. cité.

« tardive », socialement encore souvent considérée comme « déplacée » pour cette classe d'âge<sup>14</sup> (cf. *infra*). Comme le souligne Annie Ernaux, dans de tels cas, « la distance du soi au 'je' du livre est abolie »<sup>15</sup>. Cette impression de proximité des lectrices se traduit d'ailleurs clairement dans le fait que c'est dans cette tranche d'âge que l'on trouve le plus d'adresses personnelles et presque familières à l'auteur : plus de 44 % des lettres adressées à l'écrivain portent ainsi la trace de l'empathie, l'entrée dans la correspondance se fondant sur le prénom de l'auteur (« Annie » ou « chère Annie ») - cf. *infra* -, alors que de telles mentions n'existent en moyenne que dans 20 % des missives envoyées par d'autres classes générationnelles, les plus de 60 ans se montrant ici les plus respectueux du code épistolaire, 90 % d'entre eux optant pour une formule impersonnelle ou solennelle pour débiter leur courrier.

On notera enfin qu'un tiers des lecteurs qui écrivent au sujet de *La Place* ou de *La Honte* ont un *titre scolaire* inférieur au bac ou pas de diplôme du tout, contre seulement 5,5 % de ceux qui écrivent pour *Passion simple* ; si l'on raisonne de manière inversée, on s'aperçoit que plus de 86 % de ceux qui ont un diplôme inférieur au bac écrivent à propos de *La Place* ou de *La Honte*, contre 9 % seulement pour *Passion simple*. Tout se passe donc comme si, d'une part, l'intérêt porté à l'expérience sensible de la passion amoureuse décroissait nettement à mesure que « l'urgence de la nécessité » (économique, sociale...), souvent liée au défaut de diplôme, s'avérait prégnante. On sait, d'autre part, que la propension à parler publiquement de soi en général, et de sexualité en particulier, augmente avec le niveau de diplôme, et qu'elle est peu fréquente en milieux populaires, souvent faiblement diplômés<sup>16</sup>. De fait, on constate que ceux qui se mobilisent autour de *Passion simple* sont aussi globalement les plus diplômés (environ un diplômé du supérieur sur deux écrit seulement pour *Passion simple*), même si ceux situés au faîte de la hiérarchie des titres scolaires (agrégation et doctorat) se mobilisent surtout autour des ouvrages plus « sociaux » de cette écrivain agrégée de Lettres modernes, née de parents anciens ouvriers devenus cafetiers-épiciers, qui relate dans ses récits un parcours de mobilité sociale ascendante qu'ils ont eux-mêmes souvent expérimenté en tant que transfuges de classe (cf. *infra*)<sup>17</sup>.

Il apparaîtrait par contre plus complexe de préciser la *catégorie socio-professionnelle* des correspondants - dont le niveau de diplôme ne constitue qu'un

---

<sup>14</sup> Pourtant, si les représentations évoluent peu, les comportements (déclarés), eux, semblent bel et bien s'être transformés depuis les années 1970 : ainsi, dans la dernière grande enquête quantitative menée en France sur les comportements sexuels par le groupe dit « ACSF » (Analyse des Comportements Sexuels en France) en 1992 (soit l'année même de parution de *Passion simple*) - et même si leur part demeure encore très largement inférieure à celle des hommes -, la moitié des Françaises de plus de 50 ans (contre 81 % des hommes) - 72 % de celles âgées de 50 à 69 ans -, et même 80 % des femmes mariées ou en couple de plus de 50 ans (contre 89 % des hommes), déclaraient avoir eu des relations sexuelles au cours des douze mois précédant l'enquête, contre respectivement 28 % (55 % des hommes) et 51 % (72 % des hommes) en 1972. En 20 ans, la fréquence des rapports s'est en outre accrue, le répertoire des pratiques sexuelles élargi, enfin le degré de satisfaction à l'égard de la vie sexuelle a augmenté. Voir A. Spira, N. Bajos [dir.], *Les Comportements sexuels en France*, Paris, La Documentation française, 1993 ; voir aussi C. Delbès, J. Gaymu, « L'automne de l'amour. La vie sexuelle après cinquante ans », in *Population*, n° 6, 1997, p. 1439-1483. Voir aussi C. Attias-Donfut, « Sexe et vieillissement », in T. Blöss [dir.], *La Dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, p. 197-215.

<sup>15</sup> A. Ernaux, in *La Faute à Rousseau*, mars 1994.

<sup>16</sup> Sur cet aspect, voir la remarquable enquête ethnographique d'O. Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

<sup>17</sup> Sur cet aspect, voir plus largement I. Charpentier, « Lectures sociopolitiques d'une œuvre littéraire à dimension auto-sociobiographique », in *Participations - Journal of Reception and Audience Research*, numéro spécial « *French literary Receptions* », M. Barker, L. Thomas [eds.], à paraître en 2005 ([www.participations.org](http://www.participations.org)).

indice - qui se manifestent à propos de *Passion simple* : c'est en effet lorsque les lecteurs écrivent à Annie Ernaux pour cet ouvrage qu'ils précisent le moins fréquemment leur profession, le contenu du récit les incitant moins au dévoilement social pour privilégier l'identification sur le terrain de la passion amoureuse : plus de 60 % des non mentions concernant la profession des épistoliers sont ainsi concentrés dans les courriers relatifs à *Passion simple*, interdisant de ce fait toute comparaison.

Tout au plus l'étude de *l'origine sociale* des correspondants permet-elle de préciser que les ouvrages à portée auto-socioanalytique explicite ne drainent pas le même lectorat que *Passion simple* : transfuges de classe à dominante capital culturel dans le premier cas, avec une forte homologie de position d'origine avec Annie Ernaux - fils et filles de petits commerçants et artisans -, hérité davantage économique dans le second. Le raisonnement effectué uniquement sur les correspondants déclassés par le haut corrobore cette tendance : 59 % des lecteurs qui écrivent pour *La Place* et *La Honte* sont des mobiles sociaux et culturels ascendants, contre seulement un quart pour *Passion simple*.

Après cette première objectivation rapide, l'analyse qualitative du courrier reçu pour *Passion simple* permet d'approcher les réceptions et usages très sexuellement différenciés de cette écriture autobiographique de l'intime sexuel.

#### Enjeux et usages sexués de l'écriture de l'intime sexuel

Les femmes<sup>18</sup> s'approprient le récit de manière particulièrement ambivalente.

*Passion simple* et les femmes : une subversion ambiguë de la domination masculine

Les réceptions féminines de *Passion simple* éclairent le rôle joué par la lecture dans la construction des représentations sexuées et la gestion plus ou moins subversive des rapports de pouvoir entre les sexes. Le courrier des lectrices met ainsi en évidence qu'en fonction du contexte biographique des épistolières, le récit identificatoire et intropathique constitue une ressource intellectuelle dans l'expression du désir féminin - encore largement tabou et contingent, surtout s'il est délié de l'affectivité<sup>19</sup> - et la recherche et/ou l'affirmation d'une identité sexuelle socialement constituée, en rupture avec les normes et les représentations masculines dominantes. On trouve en effet trace dans les lettres des lectrices de *Passion simple* de motivations très proches de celles des correspondantes de Balzac étudiées par C. Mounoud-Anglès, qui souligne : « L'écriture spontanée des épistolières, écriture du désir lié à l'amour, ou à son échec, écriture sans destinataire possible et qui trouve en Balzac un destinataire inespéré, montre [...] comment une société, une culture peut écraser le sujet du désir, et quelle est alors la place - irremplaçable - de la littérature. Le discours qu'elles tiennent, discours du désir lié à l'amour et au corps, discours différent de celui des hommes et qu'il leur est difficile d'entendre, trouve dans la littérature un espace social d'expression. Ce discours donne à comprendre la littérature comme le lieu d'une parole prisonnière, qui ne peut

---

<sup>18</sup> On est ici bien conscient que l'usage, commode pour l'exposé, de ces catégories « femmes » versus « hommes » comporte en lui-même le risque de paraître essentialiser *a priori* les différences de réception, ce qui n'est évidemment pas notre propos.

<sup>19</sup> Voir B. Spencer, « La femme sans sexualité et l'homme irresponsable », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999, p. 29-33.

être exposée autre part, conférant à la littérature sa place originale parmi les autres productions culturelles et sociales. [...] La littérature [...] est le dépositaire de secrets jamais dévoilés à titre personnel et l'antidote de toutes les aliénations »<sup>20</sup>. Dans la mesure où le texte autobiographique met en mots le désir féminin, traditionnellement non-dit, sa réception « ouvre l'espace d'une parole sur la vie privée [...], qui trouve à s'exprimer sur un mode difficilement possible dans la vie privée (au sens de vie familiale) »<sup>21</sup>. L'ouvrage est donc d'abord reçu par les lectrices comme un acte subversif de « *courage* » - faisant écho au titre de l'article de soutien de J. Savigneau dans *Le Monde*<sup>22</sup>, le terme revient ainsi de manière récurrente dans les lettres - féminin, littéraire et social. Cette appropriation singulière explique la présence dans les courriers des propres narrations autobiographiques des femmes, comme exutoire et catharsis. Parmi les lectrices les plus diplômées au moins, la réception de *Passion simple* témoigne nettement des effets de la divulgation plus générale des thèses féministes, que le récit vient actualiser - sans éviter dans certains cas « malentendus » et ambivalences. L'un des premiers registres d'appropriation est en effet fondé sur la revendication à connotation féministe du « féminin » comme attribut positif, distinctif et spécifique, s'opposant en tous points aux « valeurs pauvres » attribuées aux « adversaires » clairement désignés : les hommes.

Rompant l'isolement, et au-delà des différences sociales qui caractérisent les lectrices, certaines prises de parole spontanées, consécutives à la lecture, se fondent sur l'affirmation d'une découverte de l'appartenance à « la communauté des femmes », notamment celles qui vivent une passion amoureuse socialement stigmatisée pour des raisons diverses. Par le courrier, les lectrices entreprennent alors de nouer avec l'écrivain une forme de dialogue à distance, par lequel elles remercient Annie Ernaux, en livrant leurs propres émotions amoureuses comme une sorte de « don reversé » à celle qui, à travers la sienne propre, a su mettre en mots « leur » histoire. Certaines femmes, frappées par la similitude de leur expérience avec la passion décrite par l'écrivain, marquent cette familiarité en s'autorisant plus ou moins maladroitement une prise de distance par rapport au code épistolaire habituel. Conscientes que cette proximité revendiquée avec un auteur inconnu - et reconnu - ne va pas de soi, elles font souvent état de leur incertitude quant à la légitimité de l'usage du prénom de l'auteur en guise d'adresse et développent un discours de justification toujours appuyé sur un fort sentiment d'identification projective. L'usage du style habituel de la conversation orale et d'une ponctuation particulière, empruntée au style direct (points d'interrogation, d'exclamation, de suspension...), le tutoiement fréquent à l'adresse d'Annie Ernaux, renforcent encore l'impression de spontanéité. Les lettres témoignent ainsi d'une forte connivence et d'une solidarité de sexe : les lectrices vivant une passion amoureuse découvrent qu'elles ne sont pas les seules à éprouver ce sentiment et érigent le récit en « cause des femmes ». C'est donc « en tant que femmes » qu'elles écrivent, au nom d'une « communauté/condition féminine(s) » - largement fantasmée(s) - qu'elles estiment partager avec leurs semblables, soumises à « l'inconstance », à « l'égoïsme », à « l'indifférence » des hommes, supposés « moins sensibles ».

*Je crois que vous avez écrit pour toutes les femmes. [...] Toute femme se sera sans doute reconnue (secrétaire dans un lycée professionnel).*

<sup>20</sup> C. Mounoud-Anglès, *Balzac et ses lectrices - L'affaire du courrier des lectrices de Balzac - Auteur/lecteur : l'invention réciproque*, Paris, Indigo/Côté-Femmes, 1994, p. 182.

<sup>21</sup> M. Gullestad, « Invitation à l'autobiographie : l'intimité dans l'anonymat », in M. Chaudron, F. de Singly [dir.], *Identité, Lecture, Ecriture*, Paris, CGP/BPI, 1993, p. 178.

<sup>22</sup> J. Savigneau, « Le courage d'Annie Ernaux » (à propos de *Passion simple*), in *Le Monde*, 17.01.1992.

*Je pense que toutes les femmes qui ont vécu une passion se retrouveront dans ton livre* (directrice d'un centre pour handicapés et infirmière, une quarantaine d'années, divorcée, des filles, enfance à l'assistance publique, Angoulême).

*Vous êtes l'écrivain qui brise la solitude des femmes* (50 ans, née à Paris 16<sup>ème</sup> d'un père commerçant et d'une mère sans profession, doctorat d'économie, divorcée, remariée avec son amant, une fille, résidant à Limoges).

*Passion simple* induit et sollicite l'identification des épistolières et permet l'appropriation intropathique du récit, que certaines estiment avoir été écrit « uniquement pour elles ». L'un des vecteurs de ce mouvement puissant est le constat étonné de similitudes précises entre leur passion amoureuse et celle vécue par l'auteur. Les lectrices assimilent d'autant plus facilement leur expérience à celle décrite par Annie Ernaux qu'elles-mêmes ont eu les comportements décrits par l'écrivain pendant l'attente (ne plus utiliser d'appareils électroménagers bruyants de peur de manquer un hypothétique appel téléphonique...) et/ou que leur amant présente des points communs avec « A. », l'amant de l'écrivain : la nationalité étrangère (nombreuses sont celles qui évoquent même un amant lui aussi « venu de l'Est »), le goût pour les grosses voitures, le tabac et l'alcool, l'ardeur amoureuse... Sur le modèle du procédé narratif utilisé par l'auteur, de nombreuses épistolières reprennent de manière mimétique l'initiale du prénom de leur amant pour le désigner (les cas où les lectrices utilisent le prénom entier, ou une formule du type « X. », sont extrêmement rares).

*J'ai ressenti sur le même mode [le temps de la passion]. Avec en plus, des similitudes troublantes. Il est de l'Est, il boit beaucoup, il aime les belles choses, on se parle peu. Même les chats du Cirque de Moscou sont présents, à la nuance près que c'est moi qui lui ai raconté (Paris).*

*En la lisant [...] j'ai été stupéfaite par la similitude de nos passions simples. [...] La voyante, je l'ai vue. Le test du sida, je l'ai passé. Et moi aussi, je me suis surprise à espérer une séropositivité pour garder quelque chose de lui* (21 ans, amant espagnol marié, banlieue parisienne).

*« G » parlait à peine le français. [...] Il a 40 ans et moi 54 ! Je suis devenue sa maîtresse et cela pendant 1 an 1/2 puisqu'il repartait dans son pays en juin 91. [...] Il avait une R20 [...]. Je n'osais même pas sortir pour acheter le pain ou le journal et bien sûr, je passais très rapidement l'aspirateur, de peur de ne pas entendre le téléphone. [...] Il fumait et buvait beaucoup. [...] Il ne ressemble pas à Alain Delon mais je lui trouve une ressemblance avec PPDA !... [...] J'ai moi aussi, tenté plusieurs fois de prendre R.V. avec une cartomancienne. A l'occasion d'une prise de sang, il n'y a pas longtemps, j'ai fait faire le test du sida... (mariée, des enfants, sans profession, 54 ans, amant ouvrier polonais marié, 40 ans, banlieue parisienne).*

A l'instar d'Annie Ernaux, nombreuses sont aussi les femmes à avouer renouer à l'occasion de cet état de passion avec des attitudes et pratiques de leur adolescence passée en milieu populaire qui, pour certaines, leur semblaient « oubliées » : elles multiplient les pensées magiques, faisant des vœux dans les églises, donnant de l'argent aux mendiants dans le métro ou consultant des voyantes. On se souvient aussi que l'écrivain évoque dans le récit l'impact des paroles d'une chanson de Sylvie Vartan, lui trouvant d'étranges - et « profondes » - résonances avec son expérience. Abondamment raillés par les critiques, ces détails « triviaux », assumés et revendiqués par celle qui est devenue une intellectuelle reconnue, fonctionnent comme autant de marques supplémentaires de connivence avec le public féminin d'origine populaire, qui se sent ainsi légitimé dans ses goûts et comportements - même s'il s'en défend -, et facilite l'identification. Le registre dominant d'appropriation fonctionne sur le mode éthique, et le vocabulaire employé fait la part belle à l'émotion.

*Ce que vous décrivez, je l'ai vécu*<sup>23</sup> (professeur de lettres dans un collège de banlieue parisienne).

*Dans « Passion simple », je me suis retrouvée* (écrivain, mariée, province).

*J'ai [...] l'impression d'avoir vécu ce que vous racontez !* (libraire, Tours).

*Je peux vous dire que j'aurai pu écrire une identique passion dans les mêmes détails... des + intimes* (vendeuse dans une boutique de vêtements, d'origine toulousaine, mariée, 50 ans, trois enfants, résidant à Tahiti).

*Jamais aucun livre ne m'avait donné cette sensation curieuse d'être moi-racontée-par-moi ! [...] J'ai fait tout ce parcours sans qu'aucun détail ne diffère* (artiste peintre, mariée, plus de 60 ans, Paris).

*Toute la douleur et toute la joie décrite, j'aurai pu mot pour mot, lettre pour lettre la transcrire ! Votre livre c'est MON livre, c'est mon histoire dans une autre histoire !* (divorcée, des enfants, amant marié, banlieue parisienne).

*Vous avez écrit mon histoire presque mot à mot. [...] Je me dis que ce n'est pas possible d'avoir autant de points communs* (mariée, 54 ans, sans profession, amant ouvrier polonais marié, 40 ans, banlieue parisienne).

*De novembre 94 à mars 95, j'ai passé mon temps à attendre un coup de fil, une visite d'un homme. [...] Vous avez écrit ce que j'avais vécu et envie d'écrire. [...] Je me sens vraiment très proche, peut-être parce que nous avons d'autres points communs : l'âge, l'origine géographique etc...* (quinquagénaire, province).

*Votre passion simple c'était mon histoire, nous avons les mêmes mots, les mêmes « trucs » pour faire passer le temps en attendant que... les mêmes « jeux » dans la tête... Vous c'était moi. [...] C'est vrai votre passion c'était la mienne* (originaire de la bourgeoisie rurale, résidant à Paris).

*Vos paroles semblaient être les miennes, j'avais une impression de « déjà vécu ». [...] Il ne s'agit pas de vagues similitudes mais d'une copie conforme de la passion que je viens de vivre. Au fil des pages et n'en croyant pas mes yeux ma vie est partie à l'envers, chaque moment passé était là les mêmes mots les mêmes questions, les mêmes réflexions d'alors* (mariée, banlieue parisienne).

*Quel bonheur de vous lire et de pouvoir me dire oui, c'est ça, c'est exactement ce que je ressentais* (mariée, 42 ans, Carpentras).

*J'ai lu le livre et je me suis retrouvée. C'est moi* (mariée, 44 ans, deux enfants).

*Chère Annie, Merci d'avoir raconté votre histoire, mon histoire... En la lisant [...] j'ai été stupéfaite par la similitude de nos passions simples* (21 ans, amant espagnol marié, banlieue parisienne).

*J'ai aimé que vous disiez de façon aussi simple et sobre une expérience que j'avais moi-même ressentie profondément. La passion que vous décrivez, et ses manifestations, oui, je les ai éprouvées de façon violente, lorsque j'avais vingt ans et que j'étais étudiante. [...] C'est pourquoi j'ai aimé votre livre où je me retrouve totalement, et je vous remercie d'avoir osé l'écrire. [...] De tout coeur avec vous* (60 ans, petit village).

*C'était moi !... Il y aura bientôt 3 ans que je vis une relation de ce type. Ce livre, c'est aussi mon histoire. Je le connais presque par cœur* (50 ans, mariée, amant marié, Lyon) .

*Je suis foudroyée. [...] C'est du mot à mot pour ce qui m'est arrivé. [...] Tout ce que vous décrivez, c'est ce que j'ai vécu. [...] C'était moi en double. [...] Je vous comprenais, je me retrouvais en vous et j'ai pleuré. [...] Quand je l'ai connu, j'avais 44 ans, lui 38* (mariée, 50 ans, amant marié).

La lecture de *Passion simple* induit enfin une déculpabilisation (relative - cf. *infra*) chez les lectrices « apaisées », qui découvrent « avec soulagement » qu'elles sont « normales ».

---

<sup>23</sup> L'orthographe, la ponctuation et la mise en forme typographique des correspondants ont été, dans la mesure du possible, respectées.



*Quel soulagement en lisant votre livre ce matin ! Quel soulagement de découvrir que je ne suis pas la seule à avoir vécu une passion qui avait fait de moi une esclave. [...] Donc ça peut exister. Je suis finalement « normale » (mariée, 42 ans, Carpentras).*

*Quel dé clic de lire votre livre, Passion simple. Je me sens tellement mieux. Femme. Non je ne suis pas malade (musicienne classique professionnelle, célibataire, Nancy).*

*Je dois aujourd'hui vous remercier pour m'avoir rassurée. Cette passion que je vis pour un garçon que je n'ai pas le droit d'aimer n'est pas pure folie (jeune femme, province).*

*Merci pour votre livre, je me sens aujourd'hui une femme normale car j'ai vécu une passion, je me croyais à cette époque là une marginale aujourd'hui je constate que cela n'est pas le cas. [...] Merci vous m'apportez beaucoup (sans profession, célibataire, petite ville d'Alsace).*

*A cette lecture on se dit que, finalement, on est « normale », et c'est rassurant (libraire, Tours).*

*Me convaincre que je ne souffre pas d'aberration mentale, que les signes intérieurs et extérieurs de ma folie, d'autres les avaient ressenti : vous m'en donnez la certitude (journaliste, amant marié, Perpignan).*

*J'étais donc normale, puisque vous l'aviez ressenti vous aussi, d'aussi près (sans profession, province).*

*J'y suis. C'est moi. C'est presque effrayant. Rassurant aussi. [...] Ces folies, cette folie, je ne suis pas seule à les avoir connues... (50 ans, née à Paris 16<sup>ème</sup> d'un père commerçant et d'une mère sans profession, doctorat d'économie, divorcée, remariée avec son amant, une fille, résidant à Limoges).*

*Je pensais aussi que ça n'arrivait qu'à moi. Votre livre m'a beaucoup aidé. [...] J'ai pu en parler sans honte. [...] Votre livre m'a beaucoup aidé, car moi aussi je me croyais anormale (sans profession, 42 ans, mariée, 4 enfants).*

*Quelle ne fut pas ma joie et mon soulagement lorsque j'ai lu votre livre ! [...] Depuis presque 1 an 1/2 j'ai cru sombrer dans le désespoir et la folie. Je croyais être la seule au monde à vivre « cela ». [...] Comme il est bon de lire que sur cette terre au moins UNE autre femme a ressenti les affres de cette folie du cœur et du corps ! (divorcée, des enfants, amant marié, banlieue parisienne).*

Certaines épistolaires vont jusqu'à s'approprier le récit comme « guide de vie », qui formulerait des conseils relatifs aux questions d'ordre sentimental, affectif, *i.e.* « périsexuel »<sup>24</sup> - quelques-unes parlent même de « bible ». Privilégiant les fonctions propédeutiques et didactiques du livre, elles érigent alors l'auteur en « modèle », en « exemple ». La lecture projective revêt ici « une fonction symbolique de thésaurisation pour soi de l'expérience d'autrui ainsi qu'une source permanente et proche de référence »<sup>25</sup>.

La levée de l'autocensure et de la honte pesant sur ces liaisons clandestines « coupables »<sup>26</sup> comme sur les comportements « inhabituels » qu'elles induisent, est alors émancipatrice, même si la subversion de la domination masculine apparaît dans les courriers intrinsèquement ambivalente, pour plusieurs raisons qu'il convient d'explicitier.

Le souci de soi, l'attention portée aux attributs de la féminité, les investissements esthétiques coûteux, entièrement tournés vers la séduction du partenaire masculin (achat de lingerie, de vêtements, de cosmétiques, abonnement à un club de

---

<sup>24</sup> Selon l'expression d'E. Constans, « Cris du cœur, cris du corps, dans les romans de Delly », in *Trames. Le Roman sentimental*, Limoges, 1990.

<sup>25</sup> B. Seibel, « Lecture et compétence professionnelle à travers un exemple : la lecture des cheminots », in D. Saint-Jacques [dir.], *L'Acte de lecture*, Québec, Nuit Blanche, 1994, p. 25.

<sup>26</sup> Pour une mise en perspective historique, voir E. Abbott, *Une Histoire des maîtresses*, Paris, Fides, 2004.

« remise en forme(s) »...)»<sup>27</sup> dont les lectrices d'âge mûr témoignent dans leurs lettres<sup>28</sup>, peuvent certes être analysés *a priori* comme « une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées »<sup>29</sup>. Mais on peut aussi admettre que « pour les femmes, se conformer aux canons corporels (d'ailleurs mobiles et pluriels) édictés par le regard et le désir des hommes n'est pas seulement se plier à une soumission aliénante, mais aussi construire une ressource permettant de déplacer ou de subvertir le rapport de domination. L'« effet de beauté » doit donc être entendu comme une tactique qui mobilise pour ses fins propres une représentation imposée - acceptée mais retournée contre l'ordre qui la produit »<sup>30</sup>. De fait, la lecture féminine *a priori* « sentimentale » de *Passion simple* et l'apparente soumission aux désirs masculins supposés qu'elle révèle peuvent parfois être subversives, au moins à la marge et dans l'ambivalence.

En effet, la narration de ces mises en scène de soi, corrélative au pacte de lecture<sup>31</sup> autobiographique proposé par l'écrivain, fonctionnant sur le registre du dévoilement de l'intimité, est à relier au développement d'une « culture psychologique »<sup>32</sup> véhiculée par la divulgation de techniques thérapeutiques telle que la psychanalyse. L'irruption d'une sensibilité à soi comme l'importance accordée à des accessoires auparavant considérés comme « futiles », sont souvent présentées comme une expérience nouvelle par les lectrices, en particulier lorsqu'elles sont d'origine populaire. Ces attitudes participent à rendre possible l'expression publique de la vie privée, y compris dans ses détails les plus intimes. Le relevé de tous ces indices facilite en outre la mise en forme de l'expérience des épistolières, qui ordonnent ainsi les fragments du récit de vie qu'elles livrent à Annie Ernaux. La lecture peut alors s'avérer libératrice<sup>33</sup>, cette émancipation apparaissant particulièrement saillante lorsqu'on compare tant le style que le contenu des lettres des deux sexes : alors que les hommes, plus « pudiques », se contentent d'être allusifs et préfèrent à l'exposé de situations érotiques ou de sentiments personnels précis des réflexions plus générales sur l'état de passion (cf. *infra*), les femmes, par ailleurs davantage prédisposées socialement à parler de sexualité que leurs partenaires masculins - surtout lorsqu'elles se confient à une autre femme -<sup>34</sup>, décrivent leur expérience sexuelle - et non seulement affective - personnelle, de manière à la fois plus détaillée et plus crue<sup>35</sup>, redoublant ainsi par son exposé public

---

<sup>27</sup> Pour une mise en perspective des modalités de construction - et de l'intériorisation par les femmes - de l'impératif social contraignant de la minceur, voir R. Ghigi, « Le corps féminin, entre science et culpabilisation. Autour d'une histoire de la cellulite », in *Travail, genre et sociétés*, n° 12, 2004. Pour des mises en perspective sociologiques et historiques, voir Y. Travaillot, *Sociologie des pratiques d'entretien du corps - L'évolution de l'attention portée au corps depuis 1960*, Paris, PUF, 1998 et G. Vigarello, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art de l'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>28</sup> Par exemple : « Je n'avais pas les moyens d'acheter des nouvelles toilettes mais j'ai fait pendant toute cette période une grande consommation de crèmes antirides, j'ai pratiqué l'aquagym et je me suis offert des U.V. ! » (mariée, sans profession, 54 ans, amant ouvrier étranger marié, 40 ans, banlieue parisienne).

<sup>29</sup> P. Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 73.

<sup>30</sup> R. Chartier, « Différences entre les sexes et domination symbolique (note critique) », in *Annales ESC*, juillet-août 1993, n° 4, p. 1007.

<sup>31</sup> Sur cette notion, voir J.-C. Passeron, « La notion de pacte », in *Actes de la Lecture*, n° 17, mars 1987.

<sup>32</sup> Voir R. Castel, *La Gestion des risques - De l'anti-psychiatrie à l'après-analyse*, Paris, Minit, 1981.

<sup>33</sup> Voir A. Kupiec, « Emancipation et lecture », in M. Poulain [dir.], *Lire en France aujourd'hui*, Paris, ECL, 1993, p. 75-87.

<sup>34</sup> Voir A. Ferrand, L. Mounier, « L'échange de paroles sur la sexualité : une analyse des relations de confiance », in *Population*, n° 5, 1993, p. 1451-1475.

<sup>35</sup> Pour des illustrations dans d'autres supports, voir M. Charrier-Vozel, B. Damian-Gaillard, « Sexualité et presse féminines. Eros au pays du dévoilement de soi », in *Revue MEI* (L'Harmattan), n° 20, 2004 et B.

la transgression que constitue la relation passionnelle (*a fortiori* détachée de toute dimension « amoureuse » ou affective) hors mariage. On n'en donnera ici que deux exemples parmi les plus explicites :

*Nous étions capables de faire l'amour en 5 mn comme tout un après-midi. [...] Je suis un traitement hormonothérapeutique ce qui fait que je vois mes règles artificiellement. [...] Lorsque je lui disais « tu sais aujourd'hui j'ai un petit problème ! », il me disait « pas de problème »... et je prenais son sperme comme on prend la communion. Lorsqu'il était à la maison, et après son départ pour aller au travail, je me glissais dans son lit encore tiède où je me caressais. [...] Lorsqu'il était ivre il faisait merveilleusement bien l'amour. [...] Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait mais moi aussi, il me suffisait qu'il me prenne la main pour que je sente son sexe tout dur à travers son jeans, pour que je prenne cela pour une véritable déclaration d'amour ! [...] Il connaissait quelques mots vulgaires, étant ceux-là qu'il avait tout de suite retenus ! Un jour, alors que je « l'agaçais » par des caresses dirigées, il m'a dit « tu es chiante ! » dans sa bouche avec son accent, cela s'est transformé en un mot d'Amour (mariée, sans profession, 54 ans, amant ouvrier étranger marié, 40 ans, banlieue parisienne). Comme vous, je l'ai caressé dans la voiture, en conduisant... Comme vous à plat ventre sur mon lit, j'ai recherché, seule, cette jouissance (journaliste, amant marié, Perpignan).*

La narration de la liaison menée à l'extérieur du foyer dans ses détails les plus intimes, constitue aussi une violation de la « *privacy* » familiale, « cet univers sacré, secret, aux portes closes sur son intimité, séparé de l'extérieur par la barrière symbolique du seuil »<sup>36</sup>. Dans une double tension entre consentement et résistances à la domination masculine, les lectrices lèvent un certain nombre d'interdits, tant sexuels que sociaux.

Toutefois, ces courriers témoignent pour la plupart d'une forte distance sociale, culturelle et/ou économique entre les partenaires de la relation amoureuse, au profit de la femme : la plupart des épistolières ont en effet élu, à l'instar d'Annie Ernaux, un amant (beaucoup) plus jeune, souvent d'origine étrangère, maîtrisant mal la langue française, culturellement et professionnellement dominé par rapport à leurs propres ressources sociales, possédées en propre ou acquises par leur mariage. S'exprime alors dans les lettres une inversion de la domination : si l'on peut considérer que s'opère bien une subversion de la domination masculine dans sa dimension « domestique » par le simple rôle actif de la femme dans la conquête amoureuse/sexuelle et l'initiative de la relation extra-conjugale, la résistance à la domination sociale apparaît intrinsèquement plus relative et équivoque, dans la mesure où les femmes utilisent, à leur corps consentant, les moyens traditionnels des dominants pour contester la violence symbolique. Génératrice de dépendances sexuelles réciproques, la passion repose *in fine* sur l'inégalité sociale et culturelle des partenaires, en faveur de la femme.

Il convient enfin de revenir sur le caractère tout relatif de la déculpabilisation induite par la lecture, en raison de la force intégratrice puissante de l'institution familiale, plus prégnante pour les femmes que pour les hommes. Ainsi, premier élément, 70 % des épistolières évoquent-elles spontanément dans leur courrier leur

---

Damian-Gaillard, G. Soulez, « L'alcôve et la couette. Presse féminine et sexualité : l'expérience éphémère de *Bagatelle* (1993-1994) », in *Réseaux*, n° 105, 2001.

Pour une mise en perspective du hiatus des représentations féminines et masculines de la sexualité, tel qu'il est en général mis en scène dans la littérature féminine actuelle, voir C. Détrez, « Du quiproquo au monologue ? Rapports sexuels et rapports de sexe dans la littérature féminine contemporaine », in *Revue MEI* (L'Harmattan), n° 20, 2004.

<sup>36</sup> P. Bourdieu, « A propos de la famille comme catégorie réalisée », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, décembre 1993, p. 33.

situation de famille, contre seulement la moitié des hommes, lesquels, traditionnellement, se définissent socialement moins que les femmes par la constitution d'une famille. Les lectrices malmènent toutefois quelque peu l'image d'Epinal et subvertissent le modèle idéologique, en adoptant des pratiques qui tendent à défier, dans l'ambivalence, l'imposition des normes masculines dominantes, et ce à plusieurs niveaux. Si le courrier reçu par Annie Ernaux après la publication de *Passion simple* comporte quasiment autant d'individus des deux sexes qui déclarent être (ou avoir été) mariés ou vivre (ou avoir vécu) en couple que de personnes se déclarant célibataires, on constate d'abord une très nette différenciation sexuée des modalités du dévoilement - comme sans doute du « dicible » socialement (cf. *infra*) : les femmes, quelle que soit leur situation de famille, avouent plus massivement que les hommes entretenir (ou avoir entretenu) une liaison extra-conjugale : on trouve ce type de confession dans une lettre féminine sur trois, contre une lettre masculine sur dix seulement. Sans doute peut-on discerner ici un effet paradoxal de la plus grande acceptation sociale des infidélités masculines, admises tant par les hommes eux-mêmes que par leurs compagnes : le multipartenariat entrant dans la définition traditionnelle de la construction de l'identité virile, sa banalisation relative « dispenserait » davantage les hommes d'en faire mention dans leurs lettres. A l'inverse, le courrier « d'aveu » d'un comportement infidèle souvent jugé par elle-même comme répréhensible<sup>37</sup> implique pour la lectrice indissociablement désordre et libération : en effet, comme on l'a déjà noté, la lecture permet aux épistolières d'assumer et de revendiquer un rôle actif dans la conquête amoureuse en dehors du cadre conjugal, *i.e.* doublement subversif des relations de pouvoir entre les sexes et de l'ordre familial sexuellement ordonné, (im)posant ainsi une identité nouvelle en s'opposant au modèle socioculturel traditionnel dominant. F. de Singly souligne que « mieux que toute autre 'activité sociale autonome' », la relation extra-conjugale à l'initiative de la femme « symbolise l'indépendance réalisée par rapport à l'autre homme, le mari ou le 'mec en titre' », dans la mesure où « le symbole social du territoire conjugal est déconstruit »<sup>38</sup>. L'appropriation de *Passion simple* par les femmes, comme les usages qu'elles font du récit, semblent ainsi constituer l'un des « interstices »<sup>39</sup> possibles pour la résistance féminine à la domination masculine - on songe donc ici en particulier à la remise en cause de la soumission féminine au pouvoir marital. Le registre de la déculpabilisation est, de fait, très fréquemment mobilisé, les femmes imputant à la seule force perlocutoire du récit livré à l'écrivain des effets d'émancipation eu égard notamment au modèle d'affection obligée due au mari. Mais si

---

<sup>37</sup> Il faut en effet souligner ici qu'en 1992, année de parution de *Passion simple*, même si l'acceptation de l'infidélité augmente avec l'âge et la durée de la vie de couple, 27 % seulement des femmes admettent la possibilité pour elles-mêmes de vivre une relation extra-conjugale (contre 40 % des hommes), tandis que 30 % le tolèrent pour leur conjoint (40 % des hommes) - enquête ACSF, *op. cit.* M. Jaspard précise néanmoins, complexifiant l'analyse par la mise en évidence d'effets de génération, particulièrement cruciaux pour le cas qui nous occupe ici compte tenu de l'âge moyen des épistolières : « la tolérance des hommes à l'égard des aventures féminines et masculines augmente fortement jusqu'à 54 ans (60 % pour les hommes, 50 % pour les femmes), pour diminuer par la suite ; [...] les femmes acceptent moins les relations extra-conjugales féminines et masculines ; à 35-44 ans (groupe d'âge où elles sont pourtant le plus « permissives »), elles sont environ un tiers ; au-delà de 44 ans, elles trouvent de plus en plus intolérable qu'une femme ait une aventure ; en revanche, les plus âgées admettent plus facilement les incartades masculines ; [...] les femmes les plus âgées considèrent l'infidélité moins répréhensible pour les hommes que pour les femmes » (M. Jaspard, *La Sexualité en France*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 1997, p. 107-108. C'est nous qui soulignons).

<sup>38</sup> F. de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan Université, coll. « Sociologie 128 », 1993, p. 97.

<sup>39</sup> Selon l'expression de J. Radway, *Reading the Romance - Women, Patriarchy and popular Literature*, Chapel Hill and London, University of North Carolina Press, 1984, p. 222.

ce brouillage des rôles sexués tend à modifier l'ordre domestique, il demeure toutefois fragile. Le phénomène de déculpabilisation féminine semble en effet fortement à nuancer, comme la remise en cause de la domination masculine : d'abord, comme on l'a souligné, quand les lectrices d'Annie Ernaux entendent subvertir la domination sexuelle, elles se fondent sur les armes de la domination sociale, ce qui relativise nettement la portée de la contestation. Ensuite et simultanément, certaines narratrices, prises dans une relation dissymétrique quasi masochiste, apparaissent entièrement soumises aux volontés de leurs amants, parfois violents et brutaux, dont les humiliations se substituent à l'autorité maritale. Enfin, cette transgression des normes familiales traditionnellement valorisées implique un coût psychologique non négligeable, et la culpabilité ne disparaît pas entièrement des discours des femmes adultères : indiquant plus souvent que les hommes qu'elles sont mères de famille, elles vivent plus ou moins consciemment la présence d'enfants, pour lesquels elles sont moins disponibles, comme une circonstance aggravante, et ce d'autant plus fréquemment qu'elles appartiennent aux catégories populaires - lesquelles valorisent encore très fortement l'exclusivité sexuelle conjugale - , sont en couple depuis de nombreuses années - ce qui accentue le sentiment de « trahison » -, ont dépassé la quarantaine et que, en contradiction avec une norme sociale tacite, leur amant est plus jeune<sup>40</sup>. Les témoignages montrent à quel point les femmes ont intériorisé et/ou anticipé les jugements sévères que l'on (pourrait) porte(r) sur elles lorsqu'elles vivent, en particulier dans de tels contextes, une aventure très « sexualisée », *a fortiori* lorsqu'elle est extra-conjugale. Parfois dans la dénégation, le sentiment de trahir symboliquement et pratiquement « les obligations affectives du sentiment familial »<sup>41</sup>, dans ses dimensions d'amour maternel et conjugal, affleure, attestant, s'il en était besoin que, dans les représentations communes - partagées par les deux sexes -, « la féminité implique [...] l'appartenance de la femme à un seul homme (même si un homme peut avoir plusieurs femmes), son absence d'initiative en matière sexuelle », et que « la relation affective ou conjugale apparaît bien ainsi comme le cadre normatif de la relation sexuelle pour les femmes »<sup>42</sup>.

Les hommes lecteurs de *Passion simple* manifestent quant à eux globalement dans leurs courriers leur satisfaction (étonnée) de trouver exprimé de cette manière « sous la plume d'une femme » un semblable désir érotique. En outre, « s'il existe un 'soulagement' chez les lecteurs, note Annie Ernaux, il serait dans l'acte même d'écrire à l'auteur, de sortir du silence et de l'invouable qui entoure la passion vécue chez un homme, celle-ci paraissant l'apanage des femmes, voire des 'midinettes' »<sup>43</sup>.

Les appropriations masculines de *Passion simple* révélées dans les lettres envoyées à l'écrivain corroborent cette analyse.

---

<sup>40</sup> Rappelons qu'y compris dans la période récente, au sein des couples, l'écart d'âge demeure statistiquement en faveur de l'homme, et qu'il ne tend pas du tout à se réduire dans les dernières décennies.

<sup>41</sup> P. Bourdieu, « A propos de la famille comme catégorie réalisée », art. cité, p. 34.

<sup>42</sup> M. Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan Université, coll. « 128 Sociologie », 2002, p. 17 et 69.

<sup>43</sup> A. Ernaux, in *La Faute à Rousseau*, art. cité.

*Passion simple* et les hommes : de l'adhésion à une représentation androcentrique des rapports entre les sexes à la conversion à des valeurs « féminines »

Certains épistoliers ne font que rapprocher leur expérience de la passion amoureuse de celle décrite par Annie Ernaux ; ils détaillent alors rarement leur histoire. Il est en effet frappant de constater que la description masculine de la passion érotique, souvent très « distanciée », n'est en tout cas jamais circonstanciée de manière aussi « crue » et explicite que dans les courriers féminins, la dimension sexuelle de la relation étant, dans la très grande majorité des cas, purement et simplement occultée. Si le caractère spontané de l'échantillon n'autorise qu'une interprétation prudente, tout semble se passer comme si le parler « cru » du soi intime apparaissait plus coûteux pour les hommes (sachant qu'en outre, ils évoquent ici une expérience majoritairement présentée comme affectivement investie, et qu'ils s'adressent à un auteur féminin et non à un pair)<sup>44</sup>, alors que les femmes sont davantage prédisposées socialement et psychologiquement à évoquer leur sexualité. Les épistoliers se contentent de préciser qu'ils se sont retrouvés dans le récit, d'une manière ou d'une autre, parfois dans la position simultanée ou consécutive de chacun des deux protagonistes.

Les réceptions masculines du récit oscillent principalement entre deux pôles. Une première catégorie - très minoritaire - d'épistoliers s'identifie à l'amant évoqué par l'auteur comme destinataire du désir féminin. L'intropathie est alors indistinctement à relier tant à la passion de la femme amoureuse décrite par Annie Ernaux qu'à l'adhésion à la figure masculine évoquée.

Inversant le modèle de dignité sexuelle androcentrique, la majorité des correspondants s'identifie au contraire à l'écrivain, comme émetteurs d'un désir, masculin cette fois, pour une femme. C'est dans la position de l'amoureuse « qui attend » que les correspondants se retrouvent alors, sans se sentir ridicules ou « dévirilisés » pour autant, alors même (parce ?) qu'ils sont en général fortement dotés en capitaux intellectuels et/ou économiques. Même si la « masculinité » est affirmée, cette appropriation « sentimentale » singulière conditionne l'adhésion déculpabilisée à des valeurs traditionnellement considérées comme « féminines ».

*J'ai connu aussi une passion très forte, je suis un homme, mais je l'ai vécue comme l'aurait fait une femme, avec cette noyade sans réserve dans le plaisir. [...] Merci encore d'avoir écrit tout ce que je ne peux pas dire, mais qui parfois me submerge* (musicien professionnel, banlieue parisienne).

*Ce que vous décrivez en tant que femme, je l'ai ressenti 1000 fois [...] et pourtant, je suis un homme. [...] J'ai vécu l'attente de l'autre, la femme, avec les mêmes émotions, celles que vous décrivez... [...] Je vous remercie d'exister et de le dire* (29 ans, province).

*Les hommes ressentent aussi tout cela, peu l'écrivent. [...] Même passion, oui par chance je l'ai connue. Comme des centaines de lecteurs qui l'ont ou vont vous l'écrire* (médecin spécialiste, Annecy).

*J'ai connu cette passion moi aussi. [...] Tout est là. Tout est juste, tout est vrai* (enseignant de français, Metz).

*A la fin de votre livre, après chaque phrase, je peux ajouter 'moi aussi' [...] Moi aussi, j'ai téléphoné pour simplement écouter sa voix sur le répondeur* (35 ans).

---

<sup>44</sup> On notera que l'étude de M.-V. Gauthier, analysant un corpus de lettres écrites par des hommes dans les années soixante à l'animatrice de radio Mémie Grégoire, dans lesquelles ils évoquent leur vie intime, semble déjà, pour l'époque, corroborer ce constat. Voir M.-V. Gauthier, *Le Cœur et le corps - Du masculin dans les années soixante - Des hommes écrivent à Mémie Grégoire*, Paris, Editions Imago, 1999.

*C'est bien cela. [...] C'est bien cette brûlure que l'on ressent. A se retrouver, dans cette angoisse du téléphone, du bruit de l'ascenseur, des clefs dans la serrure, des pas, du rythme des pas, du moteur d'une modeste R5 (journaliste dans un quotidien d'information national, proche banlieue parisienne).*

C'est donc bien, là encore, une rupture avec l'ordre social dominant qu'autorise le récit. Le sentiment de forte proximité affective et émotionnelle - de nombreux correspondants assimilent Annie Ernaux à une « *sœur* » - autorise alors le tutoiement et les formules familières d'adresse. Remerciant l'écrivain d'avoir rompu leur isolement, les hommes affirment leur appartenance à la « communauté des amoureux », laquelle ignorerait, contrairement aux représentations communes contraignantes cette fois-ci pour les hommes, toute différence sexuée en terme de « ressenti », même si cela demeure socialement dévalorisant (dévirilisant) et donc peu dicible pour ces derniers. Ils insistent enfin davantage que les femmes sur la dimension didactique du récit, qui amènerait à une meilleure compréhension de l'autre et de soi-même, et évoquent fréquemment le contexte et les effets de la prescription du livre à leur compagne.

La lettre d'un chirurgien de 47 ans, résidant en banlieue parisienne, condense ces différents aspects :

*Chère Madame Ernaux, ou plutôt... chère Annie ! Au détour d'un livre « Passion simple » je viens de te rencontrer. Un tel sentiment de solidarité ma étreint que je ne puis m'empêcher, ni de t'écrire, ni de te tutoyer ! Cette nuit après avoir fini de le lire, j'ai fait trente kilomètres, pour aller le déposer discrètement, dans la boîte aux lettres de celle à laquelle je suis lié implacablement depuis des mois par un amour obsessionnel. Merci pour ce témoignage ! grâce à lui, grâce à toi ! je suis repassé à travers le miroir, j'ai réintégré mon corps, cessant d'être uniquement une machine à l'attendre... sans fin. Ma sensation a été à travers le temps et l'espace de rejoindre le clan, tant brocardé par les imbéciles, des foudamours ! d'être un peu compris, et peut être de mieux comprendre ! J'ai eu à cet instant tellement de compassion, pour mes frères et sœurs de chiourme, et pour moi même [...]. Moi non plus je ne paraît pas être une midinette, matou de 1,82m et 47 ans au cerises.*

Toutefois, l'indéniable dimorphisme sexuel constaté dans les réceptions de *Passion simple* apparaît impossible à généraliser, voire même à interpréter finement dans certains cas, pour au moins deux séries de raisons :

- il est d'abord très complexe de démêler ce qui, dans le rendu des réceptions/appropriations tant masculines que féminines du texte d'Annie Ernaux et, plus généralement, de l'expérience de la passion amoureuse, relève d'une stratégie plus ou moins consciente de présentation de soi des correspondants, conforme aux rôles sociaux sexués intériorisés, et ce qui a trait aux sentiments et pratiques réels ;
- ensuite et surtout, en l'absence d'enquêtes qualitatives approfondies sur les représentations masculines hétérosexuelles<sup>45</sup>, on court toujours le risque d'aborder certains phénomènes sexués - et, en particulier, de saisir pratiques et discours masculins - au prisme exclusif des catégories d'entendement féminin, à présent (seules) mieux connues ; on appréhenderait alors, au mieux, un masculin qui se dit

---

<sup>45</sup> En France, pour l'instant, on dispose essentiellement d'une enquête quantitative d'ampleur sur les comportements (homo)sexuels des hommes et des femmes, datant maintenant de plus de dix ans : voir A. Spira, N. Bajos [dir.], *Les Comportements sexuels en France*, op. cit., et sa synthèse : N. Bajos, M. Bozon, A. Ferrand, A. Giami, A. Spira, *La Sexualité aux temps du sida*, Paris, PUF, 1998.

lui-même à travers ces derniers schèmes d'appréciation intériorisés<sup>46</sup>, au pire, un masculin « imaginé » par le/la sociologue à travers eux. Car il n'est peut-être pas inutile de souligner que si la notion de « genre »<sup>47</sup> a permis à l'origine essentiellement de penser « l'objet femme »<sup>48</sup>, elle suggère aussi une appréhension relationnelle de la construction de la différence des sexes et de leurs rapports, et rend possible une approche de la/des féminité(s) comme de la/des masculinité(s)<sup>49</sup>. Pourtant, force est de constater que les travaux sociologiques<sup>50</sup> sur le(s) masculin(s) et la construction de la virilité demeurent encore bien peu nombreux, au moins en France<sup>51</sup>. A l'heure où il apparaît urgent de considérer aussi dans les analyses sociologiques qualitatives les expériences concrètes « ordinaires » des hommes hétérosexuels<sup>52</sup> - si l'on souhaite progresser dans leur compréhension et leur comparaison sérieuse avec celles des femmes -, il conviendrait sans doute de questionner sociologiquement cette *terra incognita* que constitue(nt) encore très largement en France le(s) masculin(s), en réfléchissant notamment à l'impact du discours politique féministe, lequel a pu, dans ses dimensions les plus radicales au

---

46 Voir A. Rauch, *L'Identité masculine à l'ombre des femmes : de la Grande Guerre à la Gaypride*, Paris, Hachette, 2004.

47 Pour des synthèses récentes sur les usages de la notion d'origine anglo-saxonne dans les sciences sociales, voir par exemple D. Fougeyrollas-Schwebel, C. Planté, M. Riot-Sarcey, C. Zaïdman [dir.], *Le Genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; R.-M. Lagrave [dir.], *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; J. Laufer, C. Marry, M. Maruani, *Le Travail du genre - Les sciences sociales à l'épreuve de la différence de sexe*, Paris, La Découverte/MAGE, 2003 ; L. Capdevila [dir.], *Le genre, face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Age à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003 ; C. Bard, C. Baudelot, J. Mossuz-Lavau [dir.], *Quand les femmes s'en mêlent - Genre et pouvoir*, Paris, Editions de La Martinière, 2004 ; *Travail, Genre et Sociétés*, n° 14, novembre 2005 : « La recherche peut-elle faire l'économie du genre ? ».

48 Voir C. Frisque, *L'Objet femme*, Paris, La Documentation Française, 1997.

49 Sur cette nouvelle (et nécessaire) direction de recherche, voir l'article programmatique, côté... historiens, d'A.-M. Sohn, « Un nouveau défi : traiter à égalité féminin et masculin, ou de l'histoire des femmes à l'histoire de 'tous les garçons et les filles' », in *Le Mouvement social*, n° 198, 2002, p. 129-150. Voir aussi la partie intitulée : « Vers une histoire de la masculinité », in A.-M. Sohn, F. Thélamon [dir.], *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1997.

50 A la différence des travaux importants qui commencent, en France, à être menés en histoire depuis la fin des années 1990.

51 A la différence des travaux menés dans les pays anglo-saxons, où la recherche sur le(s) masculin(s) commence à s'institutionnaliser, grâce en particulier à la création de revues pluridisciplinaires, telle *Men and masculinities*.

52 En effet, l'essentiel des travaux - importants - de D. Welzer-Lang (*Le Viol au masculin*, Paris, L'Harmattan, 1988 ; *Les Hommes violents*, Paris, Côté-Femmes, 1996 ; « L'échangisme : une multiseexualité commerciale à forte domination masculine », in *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001 ; *Les Hommes aussi changent. Que pensent les hommes des femmes*, Paris, Payot, 2004 ; sous sa direction, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000 ; avec L. Mathieu, *Prostitution : les uns, les unes et les autres*, Paris, Métailié, 1994 ; avec G. Ignasse, *Genre et sexualité*, Paris, L'Harmattan, 2003) porte sur les « marges » des comportements sexuels masculins : « minorités sexuelles » (homosexuels, bisexuels, travestis, prostitués masculins), pratiques (relativement) « rares » et « sensationnelles » (viols, violences, échangisme...), et non sur les représentations et pratiques masculines plus « ordinaires », qui demeurent les grandes absentes des analyses. Voir néanmoins, outre les analyses quantitatives du groupe ACSF déjà mentionnées, R. Mendès-Leité, B. Proth, P.-O. de Busscher, *Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida. Trois essais sur les (homo)sexualités masculines*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; A. Giami, « Cent ans d'hétérosexualité », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, et les éléments présentés dans la synthèse de M. Bozon, *Sociologie de la sexualité*, op. cit.



moins, constituer un tel objet de recherche comme non prioritaire, voire « politiquement déplacé »...